

Ourdir sur la bruyère une cellule blonde ,
 La danse du cocon dans la bassine ronde ,
 La fileuse qui chante et détache le brin ;
 Puis , tous les fils tordus à l'aide du moulin ,
 L'usine blanche et vaste, et , sur les étagères ,
 Les éclairs tournoyants des bobines légères ;
 Et, mieux que ne sauraient le retracer mes vers,
 Il peint la soie errante en ses états divers,
 Passant , pour revêtir mille teintes brillantes ,
 De l'azur froid du Rhône en des cuves bouillantes ;
 Il n'eut garde surtout d'oublier vos travaux ,
 Vous qui, peintres sans gloire et pourtant sans rivaux ;
 Déroulez sur les plis de l'étoffe nouvelle
 L'inépuisable éclat de la Flore éternelle ,
 Ni ceux qui, de votre œuvre analysant les tons,
 Tracent l'ordre des fils et percent les cartons ;
 Ni l'ouvrière assise auprès de la fenêtre
 Où le bleu liseron tend son rideau champêtre ,
 Ni les métiers qui vont , loin de nous emmenés ,
 Tisser la soie aux champs près des lis étonnés ;
 Puis , remontant le cours des époques antiques ,
 Il dit quels échevins fondèrent nos fabriques ,
 Les chapes, les draps d'or, chefs-d'œuvre d'autrefois,
 Les suaires gardés dans le tombeau des rois ;
 Puis l'Orient vaincu , l'essor de notre ville ,
 Chaque siècle marqué par un progrès utile ,
 Tous ceux dont la science a secondé notre art ;
 Et d'un geste montrant le métier de Jacquard :

O Poètes ! venez lui rendre témoignage ;
 Amants passionnés du rêve et de l'image ,
 L'Utile vous déplaît , le Réel vous aigrit,
 Et vos yeux sont tournés où la forme fleurit.
 Pour vous Dieu, c'est un peintre, un poète, un artiste,
 Teignant les horizons de pourpre et d'améthyste ,